

A. N. KOVAL  
(Moscou)

**«CORDE-SERPENT»:  
QUELQUES REMARQUES SUR LA POÉTIQUE COMPARÉE  
DES TEXTES PHILOSOPHIQUES**

*Il est évident que les modes de pensée ne voyagent pas d'une culture à  
l'autre dans leur totalité...*

*Il n'y a que les fragments qui ont cette tendance.*

EDWARDS, p. 5

**INTRODUCTION**

Cet article que nous présentons aux lecteurs a pour objet l'étude de certaines correspondances «à l'identique» entre ouvrages philosophiques grecs et hindous. Pour expliciter le terme «à l'identique», il serait utile de rappeler un exemple, parmi les plus connus, d'une telle correspondance. Dans *Phèdre*, le dialogue philosophique de Platon, on trouve une image développée de la nature psychique de l'homme (246b – 256e) représentée comme un char ailé, qui est tiré par deux chevaux. Cette comparaison est reprise avec des détails similaires dans un fragment poétique de la *Kaṭha-upaniṣad* (KU I. 3. 3–9). Ce parallélisme évident et frappant n'est pas unique, on retrouve de pareilles correspondances «à l'identique» dans toute une série de textes anciens grecs et hindous.

Nul n'ignore les phénomènes donnant lieu à des mélanges optiques basés sur les particularités de la perception de la rétine; si l'on regarde pendant un certain temps une surface en échiquier, il s'opère un renversement de la figure et du fond, d'où une ambiguïté permanente entre l'interprétation des couleurs ou des motifs. C'est cette spécificité optique qu'utilisent les fameuses images combinatoires, où apparaissent tour à tour, soit deux profils, soit deux vases aux formes bizarres.

On observe des effets similaires en comparant les nombreux textes appartenant à des traditions philosophiques différentes, parfaitement autonomes et autochtones, celles de la Grèce et celles de l'Inde, mais présentant souvent toute sorte de parallélismes évidents. La question se pose: quelle peut être l'origine de cette ressemblance si étonnante et si profonde? Peut-on supposer que les auteurs de ces textes, d'une façon ou d'une autre, aient pu directement ou indirectement échanger leurs idées? Peut-être serait-il plus juste de rejeter une pareille hypothèse et supposer l'existence de certains modèles de la conscience humaine, sorte d'invariants, de structures archétypales, de paradigmes et autres?

En d'autres termes: serait-il justifiable d'introduire l'historicité dans l'étude comparée des œuvres philosophiques en vue d'expliquer les cas de similitude par des contacts et des emprunts directs au cours de l'histoire, ou bien, serait-il plus juste de suivre l'exemple de Mircea Eliade et d'autres, c'est à dire réfuter toute recherche historique et considérer, en bloc, toute coïncidence comme une manifestation d'une

tournure d'esprit propre à tous les peuples indo-européens (ou même à l'humanité entière?), façon de penser qui serait un héritage d'une époque si ancienne, si réfractaire à être étudiée à la lumière d'une approche historique, que toute velléité de ce genre disparaîtrait d'elle-même?

## I. HISTOIRE

### 1. DONNEES DU PROBLEME

Sans exagération aucune, on peut dire que l'exemple de la corde qu'on prend par mégarde pour un serpent est le plus évident et le plus spectaculaire de tous parmi la nombreuse liste des correspondances «à l'identique» qu'on peut observer entre les textes philosophiques grecs et ceux de L'Inde.

Voici en quoi il consiste, en bref.

#### a) La Grèce

Cet exemple se retrouve chez Sextus Empiricus quand il évoque la doctrine de la Nouvelle Académie ou, plus précisément, celle de Carnéade (214/12 – 129/28 av. J. C.) dans laquelle il mentionne trois formes de représentations «par l'esprit» (φαντασίαι):

οἶον ἐν οἴκῳ σκοτεινῷ ποσῶς κειμένου σχοινίου  
ἐσπειραμένου πιθανῆ ἀπλῶς φαντασία γίνεται ἀπὸ τούτου

ὡς ἀπὸ ὄφεως τῷ ἀθρώως ἐπεισελθόντι τῷ μέντοι  
περισκοπήσαντι ἀκριβῶς καὶ διεξοδεύσαντι τὰ περὶ αὐτό,  
οἶον ὅτι οὐ κινεῖται, ὅτι τὸ χρῶμα τοῖόν ἐστι, καὶ τῶν  
ἄλλων ἕκαστον, φαίνεται σχοινίον κατὰ τὴν φαντασίαν  
τὴν πιθανὴν καὶ περιωδευμένην.

[Par exemple, quand une corde (σχοινίου) se trouve enroulée dans une chambre obscure, pour celui qui y entre rapidement elle pourrait se présenter «probablement» sous l'aspect d'un serpent (ὄφις); mais pour l'homme qui aura regardé minutieusement alentour et aura scruté les détails, tels que son immobilité et sa couleur, ainsi que toutes les autres particularités, il sera évident qu'il s'agit d'une corde, car cette représentation va correspondre dans son esprit à une probabilité déjà prouvée (φαντασία πιθανὴ καὶ περιωδευμένη)<sup>1</sup>].

## b) L'Inde

Dans la philosophie hindoue on peut trouver d'étonnantes analogies avec ce passage. Ainsi, dans le traité MK dont l'auteur présumé est Gauḍapāda (VIII s. après J. C., selon la tradition hindoue, ou bien VI s. après J. C. selon d'autres sources) on peut lire :

[Telle une corde (*rajju-*), qu'on ne reconnaît point dans l'obscurité et que l'on prend pour quelque chose d'autre, l'*Ātmā* peut nous sembler être un serpent, ou bien un filet d'eau (*sarpadhārādi-*) ou toute autre chose du même genre.

De même que s'arrête l'activité mensongère de l'imagination (*vikalpa-*) quand on reconnaît la corde, en disant: «Ceci est indubitablement une corde et tout autre jugement est exclu!», il en va de même pour la compréhension de l'*Ātmā*<sup>2</sup>].

Ce parallélisme incontestable et évident entre les deux textes cités nous intéresse particulièrement par le fait qu'il s'agit, dans les deux cas, d'une similitude contextuelle. En effet, il s'agit d'acquérir des connaissances véridiques, en opposition avec les précédents jugements, qui sont erronés et illusoire. Les différences sont, elles aussi, patentes; mais, néanmoins, l'exemple de la «corde-serpent» s'intègre de la même façon dans le contexte «gnoséologique», ce qui est frappant.

## 2. L'OCCIDENT

Revenons maintenant à la Grèce. On remarquera que le deuxième passage dans lequel Sextus Empiricus (AM VII. 187–188) utilise le même exemple représente un remaniement ultérieur du premier. La situation est analogue, mais elle est décrite de façon plus imagée et avec plus de détails, on pourrait dire «en gros plan». Le schéma logique de l'exemple précédent est modifié:

---

<sup>1</sup> PH I. 227–228.

<sup>2</sup> MK 17–18.

οἶον ἐν ἀλαμπεῖ οἰκήματι εἴλημα σχοινίου θεασάμενός τις παραυτικά μὲν ὄφιν ὑπολαβὼν τυγχάνειν ὑπερήλατο, τὸ δὲ μετὰ τοῦτο ὑποστρέψας ἐξετάζει τᾶληθές, καὶ εὐρὼν ἀκίνητον ἤδη μὲν εἰς τὸ μὴ εἶναι ὄφιν ῥοπὴν ἴσχει κατὰ τὴν διάνοιαν, ὅμως δὲ λογιζόμενος ὅτι καὶ ὄφεις ποτὲ ἀκίνητοῦσι χειμερινῶ κρύει παγέντες, βακτηρία καθικνεῖται τοῦ σπειράματος, καὶ τότε οὕτως ἐκπεριοδεύσας τὴν προσπίπτουσαν φαντασίαν συγκατατίθεται τῷ ψεῦδος εἶναι τὸ ὄφιν ὑπάρχειν τὸ φαντασθὲν αὐτῷ σῶμα.

[Par exemple, voyant une corde enroulée (εἴλημα σχοινίου) dans une chambre obscure, on peut sauter par-dessus, pensant sur-le-champ qu'il s'agit d'un serpent (ὄφις); mais, revenant sur ses pas, on se rend compte de l'évidence et apercevant qu'elle est sans mouvement, est déjà enclin à croire qu'il ne s'agit point d'un serpent; se ravise pensant que les serpents aussi peuvent rester sans bouger, saisis par le froid hivernal, taquine la forme enroulée (σπείραμα) avec son bâton, et, ensuite, ayant confronté tous les faits (ἐκπεριοδεύσας) s'étant présentés à l'esprit, assume le fait que l'objet perçu comme un serpent, n'est point un et sa représentation était erronée]<sup>3</sup>.

Selon Sextus Empiricus, Carnéade utilise cet exemple pour illustrer sa théorie de la vraie connaissance du monde. Il est évident

---

<sup>3</sup> AM VII. 187–188.

qu'il se représentait le processus de l'acquisition de la vérité comme allant de la preuve par «la mise au grand jour» du contraire par le biais de la parole qui démontre le vrai à la suite d'une investigation scrupuleuse et objective. La troisième catégorie des «représentations par l'esprit» (les représentations explicites, démontrées de toutes manières et inaltérables (φαντασίαι πιθαναί, περιωδευμένοι και ἀπερίσπαστοι) semble ne pas s'inscrire dans le schéma de l'exemple cité, pour l'illustrer il évoque d'autres images, celles-ci typiquement grecques<sup>4</sup>.

A vrai dire, à part ces deux citations de Carnéade dans l'œuvre de Sextus Empiricus, on ne trouve pratiquement plus d'exemples analogues dans la philosophie grecque.

Pourtant, contre toute attente, on retrouve le même motif, à quelques siècles plus tard, chez St. Jean Chrysostome (mort en 407 après J. C.). Il y a recours au moins à trois reprises. Ainsi dans ses «Homélie» (II. 1; vol. 49, p. 233), il s'adresse aux catéchumènes en ces termes:

Καὶ μάνθανε τῶν πραγμάτων ἀκριβέστερον τὴν φύσιν  
νυκτὸς μὲν γὰρ κατεχούσης καὶ σκότους ὄντος, πολλάκις  
καὶ σχοινίον ἰδὼν τις, ἐνόμισεν ὄφιν εἶναι.  
[Étudie la nature des choses plus soigneux! Car, quand la nuit  
viendra et les ténèbres s'épaissiront, souvent, ayant vu une corde,  
on peut la prendre pour le serpent].

---

<sup>4</sup> PH I. 228. Sextus Empiricus utilise ici le mythe d'Admète et de son épouse Alceste, tandis que dans AM VII. 254–256 il y rajoute l'histoire de Ménélas et de Héléne.

Un exemple similaire se retrouve dans ses «Commentaires des Psaumes» (9 (8). 1; vol. 55, p. 122), dans lesquels Chrysostome affirme que la peur n'est pas inhérente à la nature des choses, ce sentiment dépend du choix préférentiel (προαίρεσις).

Καθάπερ γὰρ ἐν σκότῳ πολλάκις καὶ σχοινίον τις ἔδεισεν,  
ὄφιν νομίσας  
[De même souvent, dans l'obscurité, on a peur d'une corde,  
l'ayant prise pour un serpent].

Finalement, le même exemple est cité dans «l'Homélie sur l'Epître aux Ephésiens» (XII. 3; vol. 62, p. 92), où Chrysostome use de la «corde-serpent» pour condamner la cécité des philosophes païens.

### 3. L'ORIENT

En Inde, les choses se présentent différemment. On peut affirmer que pour la philosophie hindoue, l'exemple de la «corde-serpent» est l'un des plus fréquemment utilisés en qualité de «matériel didactique»<sup>5</sup>. Il se retrouve si souvent chez différents auteurs, même ceux qui appartiennent à des écoles différentes et opposées les unes aux autres, qu'il serait pratiquement impossible de citer de manière

---

<sup>5</sup> En Sanscrit: *dr̥ṣṭānta*.



exhaustive les cas de son emploi. C'est pour cela que nous allons nous limiter par un survol succinct.

### a) Vedānta

Dans le traité de Gauḍapāda (MK 17–18) on trouve deux distiques (*śloka-*) qui commencent la série des exemples de l'emploi de ce parallélisme dans la tradition de Vedānta. Śaṅkara a utilisé volontiers et à maintes reprises l'image de la «corde-serpent». (Il est possible qu'il l'ait empruntée à l'MK de Gauḍapāda)<sup>6</sup>. Dans de nombreuses œuvres de Śaṅkara, cette comparaison fait partie d'une sorte de liste d'exemples à méditer (V. K. Chokhine les appelle à juste titre «les blocs indissociables de l'apprentissage mystique»)<sup>7</sup>.

Tel un serpent pour une corde, de l'argent pour une perle,  
Les ignorants prennent tout entier le corps pour l'*Ātmā*<sup>8</sup>.

Dans ce passage, le thème de la «corde-serpent» fait partie de toute une série d'exemples qui tendent à démontrer l'erreur faite par ceux qui confondent l'*Ātmā* avec le corps (de même que l'on prend une perle pour de l'argent, un mirage pour de l'eau, un poteau pour un voleur, etc...). Dans d'autres contextes, cet exemple est cité

---

<sup>6</sup> Voir: ISSAÏEVA, p. 32.

<sup>7</sup> Voir: CHOKHINE, p. 23.

<sup>8</sup> AA 70. Nous n'abordons pas ici l'épineux problème de l'authenticité des textes attribués à Śaṅkara (pour cela voir ISSAÏEVA, pp. 50–54).

séparément, ainsi dans le traité de Śaṅkara, «La précieuse couronne des différenciations» (VC I. 12):

La certitude de la réalité de la corde (*rajjutattva-*), obtenue par une investigation correcte,

Met fin à peur et aux malheurs provoqués par l'image de l'énorme serpent (*mahāsarpa-*), résultat de l'erreur.

L'exemple qu'on trouve dans le traité «Connaissance de l'Atman» (*Ātmabodha*, 26) est donné dans une perspective similaire:

rajjusarpavad ātmānaṃ jīvaṃ jñātvā bhayaṃ vahet /  
nāhaṃ jīvaḥ parātmēti jñātāñś cen nirbhayo bhavet //

[Si on comprend *ātmā* comme *jīva*, pareillement comme la corde va prise pour le serpent, on aurait peur.

«Je ne suis point un *jīva*, je suis le *Parātmā*», — ce ayant compris on deviendra intrépide.]

Śaṅkara, par la suite, l'utilise encore une fois pour illustrer un exemple de l'erreur gnoséologique de la «superposition» (*adhyāropita-*), qui consiste à transférer les qualités d'un objet déterminé à un autre. Ainsi, dans son commentaire du Bhagavadgītā (BHGBH, XIII. 26), il écrit :

rajju-śūktikādīnām tad viveka-jñānābhāvād adhyāropita-  
sarparajatādi-samyogavāt

[A cause de l'absence d'une connaissance discriminatoire (*viveka-jñāna-*), on peut croire à la superposition d'une corde (*rajju-*), d'une perle etc. avec l'image du serpent (*sarpa-*), de l'argent, etc. Cette erreur <épistémologique> est appelée *adhyāropita-* (l'erreur d'interprétation)].

Nous voyons que dans le cas présent la «corde-serpent» est représentée comme «enroulée», si l'on peut le dire ainsi, ce qui nous renvoie au passage déjà cité du texte de Sextus Empiricus (PH I. 227–228). Il en va de même du traité *Aparokṣa-anubhūti* (AA), dans lequel cet exemple se retrouve parmi d'autres cas d'une perception erronée due à une confusion des sens. Cette liste peut être prolongée à volonté ; il existe même une sorte de terme spécial pour la désigner, qui signifie: «ainsi de suite» (*ādi*).

Ainsi, le thème de la «corde-serpent» est profondément ancré dans la tradition des Vedānta; les représentants les plus connus de cette école s'en servent souvent dans leurs œuvres<sup>9</sup>. Selon l'Advaita-vedānta, on considère alors le serpent comme un exemple de la force de Māyā, c'est-à-dire qu'il n'est ni réel — l'illusion du serpent disparaît quand celui qui le regarde dans l'obscurité se rend compte de l'évidence du contraire, ni irréel — puisque cette image a surgi dans son esprit telle une déflagration et lui a fait peur.

## **b) Saṃkhyā**

---

<sup>9</sup> Par exemple, Rāmānuja, qui a certainement vécu bien après Śaṅkara, s'en sert aussi (ŚB I. 1. 1).

Un des postulats de la philosophie Saṃkhyā affirme que la *Prakṛti* active (ou la Matière primitive) n'agit point sur le *Puruṣa* (l'Âme) qui s'en est libéré et comme «distancé». Néanmoins elle continue d'agir sur ceux qui ne se sont pas encore «distancés». C'est donc dans ce contexte là que l'exemple donné et utilisé:

La *Prakṛti* ne cesse d'agir sur les autres au moyen de sa manifestation directe, comme dans le cas du serpent (car ce dernier ne cesse d'agir sur la perception) qu'au moment où le percepteur prend conscience de la réalité de la corde<sup>10</sup>.

### c) Mīmāṃsā

Le même exemple se retrouve dans la tradition philosophique Mīmāṃsā, pourtant les écoles différentes l'interprètent chacune de leur manière. Ainsi, selon l'école de Prabhakāra, il s'agit ici d'une erreur de mémoire (le serpent vu précédemment nous revient à la mémoire à la vue de la corde). Tandis que d'après l'école du Kumārila Bhaṭṭa on considérerait ce cas précis comme une prédication erronée; dans l'énoncé «ceci est un serpent», «l'indication» et le «serpent» sont réels, mais leur mise en relation est une erreur<sup>11</sup>.

### d) Bouddhisme

---

<sup>10</sup> SS III. 66.

<sup>11</sup> Voir HIRIYANNA, pp. 18–44.

Parmi les philosophes ayant eu recours à cet exemple, Gauḍapāda est le plus ancien. Mais il semblerait que Gauḍapāda lui-même l'ait emprunté à la tradition bouddhique; d'ailleurs il avait été depuis toujours soupçonné de sympathie à l'égard du bouddhisme<sup>12</sup>. Pour retrouver le plus ancien exemple cité dans un texte bouddhique, il faudrait, ce qui serait le plus logique, s'adresser directement au Canon Pali. Sans aller aussi loin, on pourrait affirmer que la tradition de comparer la corde et le serpent se retrouve déjà dans les œuvres des philosophes appartenant à l'école Mādhyamika qui est certainement plus ancienne que les traités védantiques.

Il est certain que le Mādhyamika est capable de rivaliser avec les Vedānta en ce qui concerne la préférence donnée à cette comparaison. On en trouve des exemples chez Āryadeva, qui est traditionnellement considéré comme l'élève de Nāgārjuna, le fondateur du Mādhyamika. Dans son traité HVP, Āryadeva utilise cette image en guise d'exemple du principe de «vacuité de toutes les *dharmas*» (*sarva-dharma-sūnyatā*):

De même que l'image erronée de la «corde-serpent» est irréaliste, de même les objets du monde extérieur, après avoir été dûment étudiés, ne sont en réalité rien d'autre que des parties de ces mêmes objets, mais invisibles; pourtant, même ces parties invisibles (c' à d., les *dharmas*) sont privées d'existence réelle. Il

---

<sup>12</sup> Sur la question des relations de Gauḍapāda avec le Bouddhisme et des différents points de vue sur le sujet voir: ISSAÏEVA, pp. 31–32.

n’y a que le sage qui peut se détacher du monde et, par là même, se libérer de la peur qu’il éprouve devant l’image fallacieuse de la «corde-serpent»<sup>13</sup>.

Sthiramati, qui a sûrement vécu bien plus tard que Āryadeva, et qui fut un des huit grands commentateurs des MMK de Nāgārjuna ainsi que de nombreuses œuvres appartenant à l’école Mādhyamika, a lui aussi recours à cet exemple. Dans son commentaire secondaire (*tīkā*) au traité du MK, il l’utilise pour invalider la thèse d’une «nature existant par elle-même» (*svabhāva*):

De même que la corde est «vide de sens» (c’est-ad., ‘libre’ <*sūnya*-> par le fait même de la non-existence de «la qualité du serpent» (*sarpatva*-), elle est aussi indéfiniment «vide» d’un sens propre à la «nature existant par elle-même» (*svabhāva*-), pourtant ceci ne dépend aucunement du fait de l’existence par elle-même de la corde en tant que telle<sup>14</sup>.

D’autres philosophes bouddhistes ont eux aussi utilisé l’image de la «corde-serpent»: c’est, en premier lieu, le grand logicien bouddhiste Dignāga (VI s. après J. C.) dans son traité «Collection des outils pour la connaissance» (PS), ainsi que le Mādhyamika Candrakīrti (VII s.

---

<sup>13</sup> ĀRYADEVA, p. 15.

<sup>14</sup> MADHYĀNTA-VIBHĀṄGA, p. 15.

après J. C ) dans son commentaire des MMK de Nāgārjuna intitulé «La Parole explicitée» (*Prasannapada*).

### e) Le Tibet

L'existence d'une telle mise en parallèle ne se limite pas uniquement à l'Inde; on en rencontre des exemples également au Tibet. Notamment dans des textes appartenant à la religion *Bon*, la religion tibétaine d'avant le bouddhisme. Ainsi, dans le traité d'un prêtre *Bon*, Bru-chen rgyal-ba (1242–1290), dans lequel il s'agit d'une forme particulière de méditation, l'*A-khrid*<sup>15</sup>, il existe une liste des erreurs les plus fréquentes de la perception sensorielle (*dbang-shes 'khrul-pa*). On y cite, entre autres, la lune double (*zla-gñyis*), la montagne blanche que l'on croit dorée (*gangs-ri gser*), le coquillage blanc que l'on croit être jaune (*dung-ser*)<sup>16</sup> et la corde que l'on prend pour un serpent (*thung-pa sbrul 'dzin*). La liste s'achève par l'indice *sogs* ('ainsi de suite') qui signifie clairement que ces exemples étaient devenus d'un emploi fréquent et leur quantité pouvait varier selon les besoins.

---

<sup>15</sup> Textuellement, «qui conduit à la lettre A», cette lettre étant la dernière dans l'alphabet tibétain; elle symbolisait l'acquisition de la plénitude. On peut la comparer au sens symbolique de l'oméga grec utilisé dans des cas analogues.

<sup>16</sup> Il serait intéressant de comparer ce passage avec le texte de Sextus Empiricus (AM VII. 192–193) dans lequel il expose les principes de l'école cyrénaïque. Sextus y parle d'abord de la jaunisse, disant que celui qui en souffre voit tout en jaune. Ensuite, il évoque la tragédie d'Euripide «Les Bacchantes», qu'il cite d'une manière inexacte: Penthée, dont la raison s'égaré, voit Thèbes en double et le soleil dédoublé.

Bien que la religion *Bon* soit en quelque sorte opposée au bouddhisme, elle en a fortement subi l'influence. Ainsi la tradition *Bon* utilise toute la panoplie des «exemples didactiques» bouddhistes. Le traité de Bru-chen rgyal-ba en témoigne, car l'exemple de la «corde-serpent» qui s'y trouve a certainement été emprunté à des textes bouddhiques<sup>17</sup>. Les Tibétains ont adopté le bouddhisme de l'Inde, voici pourquoi on peut certifier que cette image est venue au Pays des Neiges avec de nombreux autres textes bouddhiques qui ont été traduits en tibétain. Au départ, il faisait probablement partie d'un texte ayant appartenu à l'école de Mādhyamika.

\*\*\*

En guise de conclusion de cette liste d'exemples «orientaux», qui est loin d'être complète, on ne peut que s'étonner de l'omniprésence et de la pérennité du thème de la «corde-serpent» dans les pays de l'Inde, ainsi que dans tous les autres pays ayant subi son influence; les variations en sont innombrables. Les exemples grecs, en comparaison, semblent assez rares. En fait, nous ne disposons que du fragment de l'œuvre de Carnéade, pas deux fois cité par Sextus Empiricus; ici le thème de la «corde-serpent» est donné dans un contexte qui rappelle d'assez près les textes hindous. Pourtant, à y regarder de plus près, Carnéade place cette image dans un discours philosophique beaucoup plus élaboré; on ne peut donc justifier son emploi par une simple

---

<sup>17</sup> Voir le texte et la traduction anglaise du traité «Quinze étapes sur la voie du



coïncidence ou bien, le faire remonter à une tradition mythologique ou poétique propre à l'humanité entière. La question se pose: d'où vient cet emprunt ? D'où vient, dans le cas présent, «la lumière»?

#### 4. EX ORIENTE LUX?

Cette mise en parallèle a été relevée il n'y a pas si longtemps dans les travaux de A. Frenkian<sup>18</sup>. Le savant roumain a estimé que le passage cité par Sextus Empiricus pourrait être attribué en fin de compte à Pyrrhon (vers 365–275 av. J. C.), le fondateur du scepticisme grec; il s'est basé sur le fait que la tradition hindoue use largement de cet exemple, tandis que les textes grecs ne le mentionnent qu'à deux ou trois reprises, dans des textes parallèles. Pyrrhon aurait pu, selon lui, avoir emprunté cet exemple lors de ses discussions avec les « gymnosophistes » hindous durant son voyage en compagnie de l'armée d'Alexandre de Macédoine. L'hypothèse de Frenkian a ceci de bon qu'elle s'appuie sur les données de la tradition antique. Voici ce que dit à ce propos Diogène Laërce:

Pyrrhon ... fut disciple d'Anaxarque, qu'il accompagnait partout, même au cours de ses rencontres avec les

---

perfectionnement» (*A-khrid than mtshams bco-nga*): KVAERNE, p. 392.

<sup>18</sup> FRENKIAN (1957); FRENKIAN (1957–1958), pp. 116–118. Frenkian a relevé cette image chez Sextus Empiricus, Gauḍapāda, Śaṅkara, Rāmānuja, Candrakīrti, Dignāga ainsi que chez le Pseudo-Démétrius.

gymnosophistes hindous. C'est à partir de là qu'il a fondé sa très illustre philosophie<sup>19</sup>.

Ainsi, selon Frenkian, l'emprunt a été fait par les Grecs aux Hindous.

## 5. EX OCCIDENTE LUX?

Pourtant Th. McEvelley<sup>20</sup> a refuté avec force le thèse de Frenkian, s'appuyant sur l'impossibilité chronologique d'un tel emprunt. En effet, le premier exemple marquant de l'utilisation de ce parallèle du côté hindou se trouve dans les œuvres bouddhistes. Selon McEvelley, il s'agit des écrits de Dignāga qui remontent au V–VI ss. après J. C. Dans le présent article nous avons quelque peu rectifié cette affirmation, puisque le même exemple a été employé précédemment par Āryadeva. Il est vrai que les dates de sa vie, qui dépendent directement des dates présumées de la vie de son maître Nāgārjuna, son assez difficiles à établir avec certitude, ce qui fait jusqu'à présent l'objet de maintes discussions<sup>21</sup>. Ce qui importe, c'est que le thème de la «corde-serpent» est directement rattaché à l'école de Nāgārjuna dont les activités s'étaient déroulées, selon l'opinion de la majorité des savants, entre les II et IV ss. après J. C., c'est-à-dire assurément avant

---

<sup>19</sup> DL IX. 61.

<sup>20</sup> MCEVILLEY, p. 34.

<sup>21</sup> Voir, par exemple: ANDROSSOV, pp. 10–33.

Dignāga. Mais Carnéade (214–129 av. J. C.) lui-même, n'a-t-il pas vécu plusieurs siècles avant tous les disciples de Mādhyamika ? À supposer que ce soit lui qui ait utilisé cette comparaison dans un contexte philosophique comme la chronologie nous pousse à le faire, la primauté de la Grèce en ce domaine ne fait aucun doute.

Se basant sur ces réflexions, McEvelley a avancé une hypothèse hardie: ce thème, à son avis, aurait fait l'objet d'un emprunt de l'Inde à la Grèce. Bien sûr, il reste à en expliciter les conditions. Pourrait-on supposer, ne serait-ce que de manière hypothétique, les voies d'un tel emprunt et son époque approximative?

\*\*\*

En premier lieu, un tel emprunt aurait pu se faire à Alexandrie, dans la période entre la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J. C. et jusqu'à la première moitié du I<sup>er</sup> s. après J. C. Les Hindous étaient nombreux à Alexandrie en ces temps là, comme on le sait pertinemment. A l'époque romaine le port d'Alexandrie était devenu le centre principal de fréquents contacts marchands avec l'Inde<sup>22</sup>. Ils débutent vers l'an 120 av. J. C.; au début du I<sup>er</sup> s. après J. C., grâce à la «découverte» des vents moussons, il était devenu possible d'effectuer le voyage par mer en aller-retour jusqu'à l'Inde en un an. La circulation des marchandises était déjà assez impressionnante et permettait de grands bénéfices. Le point culminant des échanges marchands entre

Alexandrie et l'Inde a été atteint entre le I<sup>er</sup> et le II ss. après J. C. L'intensité des contacts marchands a favorisé nécessairement les échanges culturels. Nous en avons la preuve patente dans le discours de Dion Chrysostome adressé aux habitants d'Alexandrie (Discours, 32. 40) et prononcé vers 71–75 après J. C. :

ὄρω γὰρ ἔγωγε οὐ μόνον Ἑλληνας παρ' ὑμῖν οὐδ' Ἴταλοὺς ...  
ἀλλὰ καὶ Βακτρίους καὶ Σκύθας καὶ Πέρσας καὶ Ἰνδῶν  
τινας.

[Je vois parmi vous, non seulement des Hellènes et des Italiens. mais aussi des Bactriens, des Scythes, de Persans et certains Hindous...]

Ainsi des Hindous étaient venus écouter le célèbre rhéteur grec. Ce qui laisse à supposer, premièrement, qu'ils comprenaient le grec, et, deuxièmement, qu'ils s'intéressaient à l'art oratoire et à la philosophie. Il est tout à fait probable qu'à l'époque, il existait déjà, en Alexandrie, une petite colonie hindoue. Majoritairement elle était certainement composée de marchands, mais un tel centre culturel comme l'était Alexandrie pour tout le monde méditerranéen avait du nécessairement attirer les philosophes hindous.

La question qui se pose est de savoir quels ont été les propagateurs du thème de la «corde-serpent». Sachant que cet exemple

---

<sup>22</sup> Au sujet des contacts de l'Inde avec le monde méditerranéen voir: BERZINA; BONGARD-LÉVINE; BONGARD-LÉVINE, EDWARDS, KARPUK.

est arrivé jusqu'à nous dans la version des sceptiques, il serait logique de s'adresser aux pyrrhoniens d'Alexandrie. L'existence d'une telle école ne saurait être mise en doute par les sceptiques eux-mêmes. Ainsi Diogène Laërce (IX. 69) mentionne un certain Hécatee d'Abdère, élève de Pyrrhon, ayant vécu à la cour de Ptolémée I. Il est possible que ce soit lui qui ait fondé l'école sceptique d'Alexandrie. L'histoire a gardé aussi le nom d'Eubule d'Alexandrie (vers 230–100 av. J. C.), un sceptique de la «quatrième génération», élève d'Euphranore de Séleucie qui était, lui, élève du célèbre Timon d'Athènes. Mais ce fut Ænésidème de Cnossos, de l'école sceptique d'Alexandrie, qui en est la figure de proue. Il avait probablement vécu au I<sup>er</sup> s. av. J. C., fut l'auteur de nombreux ouvrages ainsi qu'un dialecticien chevronné. Son rôle capital dans la restauration et la systématisation des idées pyrrhoniennes est universellement reconnu. Selon le témoignage d'Eusèbe de Césarée, ce fut lui qui «entreprit à attiser les flammes de ce galimatias»<sup>23</sup>.

Ænésidème était, en outre, étroitement lié à la Nouvelle Académie, où le nom de Carnéade était un de plus connus. L'attention d'Ænésidème aurait plus que celle de Pyrrhon ou de Timon, pu être attirée naturellement par l'exemple de la «corde-serpent», car il est connu pour son penchant vers la systématisation (on lui attribue les fameux tropes qui portent son nom).

---

<sup>23</sup> PE XIV. 18. 28. Il semble que Eusèbe ait employé ici le verbe ἀναζωπυρεῖν (litt. «attiser le feu à nouveau», «faire renaître») par dérision en faisant allusion à Pyrrhon (Πύρρων: 'incandescent', ici «roux»).

S'il s'avère que *Ænésidème* ait effectivement inclus cet exemple dans le système de son école, il est tout à fait probable que les Hindous, curieux de tout savoir, aient pu, à leur tour, l'emprunter soit à *Ænésidème* lui-même, car sa célébrité était grande et il a vécu assez longtemps pour pouvoir rencontrer personnellement des émissaires venus de l'Inde, soit à l'un de ses nombreux disciples.

Si l'on exclut *Ænésidème* et les sceptiques, il reste toutefois une autre possibilité d'emprunt. L'Académie d'Alexandrie continuait les traditions de Carnéade et l'emprunt aurait pu se faire directement, la «corde-serpent» aurait échoué en Inde par le biais de l'interprétation académique.

D'Alexandrie la «corde-serpent» aurait pu arriver à l'autre bout de la voie marchande qui la reliait à Malabar, sur les côtes indiennes, dans la région d'Arikamédou. Il est curieux de noter que c'est précisément dans cette région qu'apparaît, selon certaines sources, la doctrine du *Prajñā-pāramitā*<sup>24</sup>. D'une part, cette doctrine présente, indubitablement, des points communs avec l'école du scepticisme grec, d'une autre, — elle constitue la base de *Mādhyamika*.

Tel serait le chemin le plus complexe, mais au même temps plausible, qu'aurait suivi l'emprunt de cette image, allant ainsi de Carnéade jusqu'à la *Mādhyamika* et plus loin encore.

---

<sup>24</sup> Voir: CONZE .

\*\*\*

Pourtant, il aurait pu y avoir d'autres voies de transmission. Certains chercheurs estiment que la doctrine du Prajñā-pāramitā est apparue non point au Sud de l'Inde, mais au Nord-Ouest, dans la région de Gandhara et de Taxila. C'est là qu'après la campagne d'Alexandre de Macédoine apparurent des royaumes gréco-bactriens qui perpétrèrent durant plusieurs siècles les influences grecques<sup>25</sup>.

Cet emprunt grec n'a été ni très forte, ni durable, pourtant elle a laissé des traces. Par exemple, dans les sculptures de Gandhara; certains savants décèlent l'influence grecque dans cette région, fortement influencée par la statuaire d'Apollon chez les Grecs. Dans la sphère des idées, cette influence est incontestable dans le célèbre «Questionnaire de Milinda» (MP) qui prouve que les philosophes grecs avaient eu des contacts directs avec leurs collègues en Inde. Une série de recherches a été effectuée en vue de déterminer l'ampleur et les particularités de l'influence grecque sur le «Questionnaire de Milinda»<sup>26</sup>. Si cet emprunt est indéniable, elle n'a été toutefois que superficielle et fragmentaire, ce qui justifie l'assertion de M. Edwards que nous avons mis en exergue du présent article. Il serait donc plausible d'estimer que le thème de la «corde-serpent» ait fait l'objet d'un emprunt grâce au «bouillon de culture» dans lequel trempaient Hindous et Grecs lors de leurs joutes philosophiques communes. De

---

<sup>25</sup> Voir, p. ex.: MÄLL.

<sup>26</sup> Voir: PARIBOK (1979); PARIBOK (1997); VASILKOV.

là, cet exemple s'étant enraciné dans la pensée bouddhique, il a été largement utilisé par les doctrines du Prajñā-pāramitā et Mādhyamika.

\*\*\*

Mais revenons à l'hypothèse initiale de Frenkian, selon laquelle la «corde-serpent» a été importé en Grèce par Pyrrhon qui en avait entendu parler en Inde. Bien sûr, elle ne correspond nullement aux données chronologiques qui sont en notre possession. Pourtant elle reste la plus simple et la plus convaincante, étant basée sur un minimum de conditions. En plus, Frenkian et quelques autres chercheurs qui partagent son point de vue sur l'origine hindoue de ce thème avancent d'autres arguments plausibles.

La chronologie, en particulier celle de l'Inde, reste encore très imprécise. D'ailleurs, en Grèce, le thème de la «corde-serpent» est beaucoup moins fréquent, tandis que ses versions orientales se retrouvent en Inde dans une quantité de textes, si bien qu'il s'est en quelque sorte enraciné dans la mentalité hindoue et bon nombre de doctrines spirituelles en font un large usage. Serait-il juste de penser qu'un élément d'emprunt ait pu se propager à une si large échelle dans un pays étranger tout en ayant presque disparu dans son pays d'origine?

Pour confirmer la thèse de Frenkian et de tous ceux qui partagent son opinion, il aurait fallu trouver un texte hindou d'avant la campagne d'Alexandre de Macédoine, ce qui aurait constitué un



argument de poids. Jusqu'à présent, on n'en a pas trouvé *sensu stricto*, pourtant certains éléments peuvent être considérés comme des indices de la formation d'un rapprochement entre la corde et le serpent. Dans la *Maitri-upaniṣad* (MAIU) on pourrait ainsi trouver in «proto-thème»

mahoragadaṣṭa iva viṣayadaṣṭam, mahāndhakāram iva rāgāndham  
[Comme celui qui a été mordu par un grand serpent (*mahoraga-*) — aussi bien celui qui a été mordu par les objets des senses; comme les ténèbres (*andhakāra-*) épaisses — aussi bien les ténèbres de la passion (*rāga-*)]<sup>27</sup>.

Dans le cas présent, le plus important est que l'image du serpent soit déjà reliée aux conditions de la perception et mise en relation, ne serait-ce que matériellement, avec le thème des «ténèbres» (*andhakāra*). Notons, au passage, le jeu de mots caractéristique des Upaniṣads que nous voyons ici. Il se peut que «l'énorme serpent» (*mahoraga*: littéralement 'le grand-qui-marche-à-plat-ventre') est évoqué ici comme un rappel de la sonorité du mot «passion» (*rāga*). Dans tous les exemples cités plus haut (ainsi que dans d'autres plus tardifs), le mot employé pour désigner le serpent est *sarpa-*, ce qui pourrait confirmer cette supposition.

## II. TYPOLOGIE

---

<sup>27</sup> MAIU IV. 2. Voir passages identiques in VC de Śaṅkara.

## 1. PROVERBES

### a) Occident

On aurait pu s'arrêter là. Chacun peut choisir son propre point de vue sur ce problème, conformément à ces convictions intimes, concernant l'époque et les modes de transmission (par terre ou par mer) du thème en question. Il existe pourtant un détail d'importance. Dans la littérature grecque on retrouve le motif de la «corde-serpent» dans un autre contexte. Il s'agit du traité rhétorique intitulé *Du Style* (DE), attribué au (Pseudo-)Démétrius<sup>28</sup>. On y trouve:

Πολλάκις δὲ καὶ ἐκ φόβου ἀλλασσομένου γίνεται χάρις, ὅταν διακενῆς τις φοβηθῆ, οἷον τὸν ἰμάντα ὡς ὄφιν ἢ τὸν κρίβανον ὡς χάσμα τῆς γῆς<sup>29</sup>.

[Il arrive parfois que la peur subie devienne plaisante, quand un se rend compte de son erreur: par exemple, quand quelqu'un ayant pris peur d'une courroie pensant que c'était un serpent, ou d'un trou dans la terre pensant que c'était un gouffre.]

Frenkian mentionne néanmoins ce passage dans son ouvrage. Pourtant le savant roumain, tout en constatant le parallélisme, ne se

---

<sup>28</sup> L'attribution de ce traité à Démétrius, qui dans la période la basse Antiquité était confondu avec le péripatéticien Démétrius de Phalère (380–283 av. J. C.) représente un problème particulier. Certains savants considèrent que cette œuvre aurait été écrite vers le I<sup>er</sup> s. av. J. C. – I<sup>er</sup> s. après J. C.; d'autres, conformément à la tradition antique, l'attribuent à Démétrius de Phalère.

<sup>29</sup> DE 159.

base aucunement sur cet exemple dans ces conclusions ultérieures. Son critique, Th. McEvilley, — non plus. Et pourtant ce contexte nous semble particulièrement important, et voici pourquoi.

Nous sommes en présence d'un traité de rhétorique, non de philosophie. Il se peut que St. Jean Chrysostome ait justement puisé le thème de la «corde-serpent» d'un traité de rhétorique et non point dans des œuvres de philosophie. Voici pourquoi il ne s'agit ici nullement d'un contexte «gnoséologique»; le thème est une illustration plutôt «amusante», c'est-à-dire qu'il appartient à un registre comique. D'ailleurs, dans ce traité, cet exemple est cité sous une forme aussi brève que possible, ce qui fait penser à un lieu commun: une scène de comédie, une anecdote, ou bien un proverbe?

Ce proverbe, nous l'avons retrouvé. Dans un recueil de proverbes d'auteurs à la manière d'Esopé il est mentionné au numéro 132; on peut y lire:

Ὁ δηχθεὶς ὑπὸ ὄφεως καὶ τὸ σχοινίον φοβεῖται

[Celui qui a été mordu par un serpent a peur même d'une corde]<sup>30</sup>.

Il est curieux de rajouter que ce proverbe est «explicité» dans un contexte qui l'introduit dans un plan «politico-social».

---

<sup>30</sup> *Fabulae tabulis ceratis Assendelftianis servatae*, éd. A. Hausrath et H. Hunger: CORPUS FABULARUM AESOPICARUM, 2 éd., Leipzig: Teubner, vol. I. 2, pp. 117–119.

Τυράννων εἴ τις τῆς πείρας βλάβην ἔχει,  
Φεύγει φυλαττόμενος καὶ νεκρῶν τάφους.  
[Celui qui a eu l'expérience des tyrans, en étant effrayé, évite  
même leurs tombes].

On pourrait aussi rappeler le proverbe latin que l'on trouve chez Pétrone: *Colubra restem non parit* (« Le serpent n'engendre point la corde»)<sup>31</sup>. Mais son sens est différent: «Tel père – tel fils», bien qu'il use de la même mise en opposition, basée sur le contraste.

Puisqu'il s'agit de proverbes, on peut ne plus parler de chronologie et essayer de trouver des correspondances «typologiques» du même genre plus à l'est.

## b) Orient

Ce proverbe était connu depuis bien longtemps au Tibet, comme en témoigne la variante recueillie par Y. N. Roerich.

Autrefois j'ai été mordu (litt. 'privé de vie', *srog-bcad*) par un serpent venimeux et noir (*dug-sbrul nag-po*) et maintenant j'ai peur même d'une corde multicolore (*thi-gu khra-khra*)<sup>32</sup>.

Il y a une autre variante citée par Y. N. Roerich:

Prendre une corde multicolore (*thag khra*) pour un serpent (*sbrul*) signifie avoir très peu de qch<sup>33</sup>.

---

<sup>31</sup> *Satyricon*, XLV.

<sup>32</sup> LHALUNGPA & ROERICH, p. 268.

<sup>33</sup> ROERICH, vol. 4, pp. 15–16.

Il y a aussi une variante différente citée en une autre collection de proverbes tibétaines:

'a ba la sbrul gyis 'thams pa /  
bu thag pa khra bo la 'jigs /  
sngon gyi dred pa 'khur ba la zer //  
[Le père a été mordu par un serpent (*sbrul*), et son fils a peur d'une corde multicolore (*thag pa khra bo*)]<sup>34</sup>.

\*\*\*

Bien sûr, il serait logique de supposer dans ce cas une plausible influence du bouddhisme. Pourtant, des faits propres à d'autres langues n'ayant subi aucun emprunt du bouddhisme viennent infirmer cette supposition.

Ainsi, dans un recueil de proverbes khowars (une des langues dardes de l'actuel Pakistan), cité par G. Buddruss au numéro 10, on trouve le proverbe suivant:

aiyo dir'u roi l̥ ai šim'enyō poš'i buxt'ir  
[Un homme qui a été mordu par un serpent a peur en voyant une corde multicolore<sup>35</sup>].

Buddruss qualifie ce proverbe comme étant «universellement répandu» et cite encore d'autres variantes en langues

---

<sup>34</sup> GERGAN, № 897. On se souviendra, bien sûr, du proverbe hébreu, bien connu grâce à l'Ancien Testament : «Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en ont été agacées» (Jérémie 31: 29; Ézékiel 18: 2).

indoeuropéennes. Par exemple, en langue pashto (dialecte parlé en Afghanistan):

mār-xwaṛəlay də pəṛī na wereḡī  
[L'homme mordu par un serpent a peur même de la corde]<sup>36</sup>.

Le même en hindi s'énonce comme suit:

Mordu par un serpent (*sāp-kāṭā*) a peur de la corde (*rassī*)<sup>37</sup>.

Rajoutons de notre part que ce proverbe est si largement répandu en hindi de nos jours qu'on peut le trouver dans la grammaire de cette langue officiellement éditée en Inde par le gouvernement de le pays:

Il prend une corde (*rassī*) pour un serpent (*sāp*)<sup>38</sup>.

Le Tibet, l'Inde, le Pakistan, l'Afghanistan... En allant vers l'ouest, on retrouve ce même proverbe au Caucase, c'est-à-dire dans des contrées largement explorées dès l'époque antique. Ce proverbe existe non seulement répandu dans le folklore ossète ; il est aussi utilisé dans bon nombre de variantes qui en élargissent le spectre. En premier lieu nous retrouvons la formule générale:

---

<sup>35</sup> BUDDRUSS, p. 166.

<sup>36</sup> Ibid.

<sup>37</sup> Ibid.

<sup>38</sup> A BASIC GRAMMAR OF MODERN HINDI, p. 31.

Celui qui a été mordu par un serpent (*kalm*) a peur même d'un chiffon multicolore (*ǵolon k'imbusæj*)<sup>39</sup>.

Le même exemple sert à mettre en valeur des qualités telles que la prévoyance et la perspicacité:

Si tu vois une corde (*bændæn*) par terre, pense que c'est un serpent (*xelagæ*)<sup>40</sup>.

Ou même la cupidité:

Il est si avide qu'il prendrait un serpent (*xelagæ*) pensant que c'est une corde (*bændæn*)<sup>41</sup>.

Il existe aussi une dizaine de proverbes qui répètent le même thème pour caractériser non point un homme cupide en général, mais celui qui vient de quitter sa famille et doit construire sa propre maison, il manque de tout, voici pourquoi:

Celui qui construit sa propre maison peut attraper un serpent (*xelagæ*) pensant que s'est une corde (*bændæn*).

Ou bien :

---

<sup>39</sup> LES PROVERBES DIGORIQUES, p. 169.

<sup>40</sup> Ibid., p. 94.

En voyant celui qui construit sa propre maison, le serpent (*xelagæ*) se cache dans sa tanière<sup>42</sup>.

On pourrait affirmer que différentes variantes de ce proverbe étaient largement répandues et existent aujourd’hui dans différentes langues d’autres peuples du Caucase. La question qui se pose à partir de ces données est de savoir d’où provient cette mise en parallèle mainte fois reprise et universellement répandue?

## 2. EUPHEMISME

Il semblerait que c’est de nouveau en Inde qu’on peut trouver une réponse à cette question. Dans deux formules magiques de l’*Atharvaveda* (AV), tout au moins, le serpent est désigné comme la ‘corde-à-dents’ (*datvátī rájjuḥ*):

Que s’éloigne le loup prenant le long chemin;

Que s’éloigne le brigand par le même long chemin;

Que la corde-à-dents aille au loin (*páreṇa datvátī rájjuḥ*)<sup>43</sup>...

---

<sup>41</sup> Ibid., p. 126.

<sup>42</sup> Ibid., pp. 126–127.

<sup>43</sup> AV IV. 3. 2: formule magique contre les animaux sauvages et les voleurs. Répétition mot pour mot de la même formule dans AV XIX. 47. 7 (formule magique défensive pour la nuit).



Nous arrivons ici à la source même du thème en question. Le serpent est désigné dans l'AV par le mot «corde» (*rájju-*), parce que le mot «serpent» (*sárpa-*) est tabou, il faut le remplacer par un euphémisme. De telles substitutions ont lieu même de nos jours et se retrouvent partout à une large échelle. En langue russe, par exemple, le mot *medved'* pour désigner l'ours est un euphémisme qui a remplacé le terme indoeuropéen anciennement employé. Le mot *medved'*, par la suite, a continué d'être tabou se substituant par d'autres euphémismes tels que «le maître», «le pataud», «Mikhaïlo Ivanytch», «le général Pied-lourd» et autres.

Les ethnologues estiment qu'une des raisons majeures pour laquelle les euphémismes sont apparus était l'idée que les animaux étaient capables de comprendre le langage humain. Voici pourquoi les habitants de l'Altaï utilisaient pendant la chasse un langage spécial, où «les animaux et certains objets ayant trait à la chasse étaient désignés par des noms de convention, le plus souvent des périphrases»<sup>44</sup>. Les chasseurs Nivhis avaient le même comportement en mer quand «il fallait occulter leurs actes pour que les bêtes sauvages et surtout les esprits marins maléfiques ne puissent déceler leurs intentions»<sup>45</sup>.

Pour créer un euphémisme, on se servait des tropes du langage. Pour la plupart, c'étaient des métaphores, des métonymies et des synecdoques. On faisait également usage «d'emprunts aux autres langues et de quelques autres procédés spécifiques. Ainsi, les euphémismes employés en altaïen sont souvent d'anciens

---

<sup>44</sup> ПОТАПОВ, p. 123.

dialectismes, ou des mots inconnus n'appartenant pas au dialecte altaïen, tels que les emprunts aux langues mongoles»<sup>46</sup>.

Certains animaux ont été affublés d'une longue série d'appellations euphémiques. Le plus souvent quand il s'agit d'animaux dangereux ou d'espèces rares estimées comme gibier. En plus, ces animaux considérés comme ancêtres de la tribu en devenaient le totem. Dans les langues turques (l'altaïen, le yakoute, le dialecte de Touva et autres) pour désigner l'ours on utilise pas moins de trente euphémismes<sup>47</sup>. Pour désigner le loup, il y en a presque autant<sup>48</sup>.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le serpent fasse, lui aussi, partie de ces animaux dont le nom est strictement tabou. Dans l'ouvrage cité, on trouve toute une liste des euphémismes servant à désigner le serpent dans les langues turques, il y en a près de quinze<sup>49</sup>. Remarquons au passage que le terme le plus neutre pour le serpent dans toutes les langues turques est *jylan* qui était certainement autrefois aussi un euphémisme. Il a été formé à partir du verbe 'ramper' et signifie littéralement 'le rampeur' ou 'celui qui rampe'<sup>50</sup>. Même le mot russe *zméja* ('serpent') provient du mot *zempl'ja* ('la

---

<sup>45</sup> TAXAMY, p. 72.

<sup>46</sup> YAÏMOVA, pp. 120–121.

<sup>47</sup> Ibid., pp. 93–104, 135; CHERBAK, p. 130. Cf. plus haut les périphrases analogues en russe.

<sup>48</sup> YAÏMOVA, pp. 104–107, 135–136.

<sup>49</sup> Ibid., p. 115.

<sup>50</sup> SAT, p. 43. Les langues indoeuropéennes connaissent bien cette façon de désigner le serpent. Comparons, par exemple, le mot *serpens* (lat.) avec sanscrit *sarpa-* qui remonte à la racine *sarp-* ('ramper').

terre’); le sens exact en serait ‘terrien’, ‘rampant sur la terre’, ce qui est un euphémisme évident<sup>51</sup>.

Détail d’importance: plusieurs de ces substituts euphémiques du serpent se trouvent être en rapport direct avec notre sujet. Ainsi en langue turkmène, on emploie souvent le mot *gajysh* (‘courroie’)<sup>52</sup> pour désigner le serpent (*jylan*), dont le nom reste encore tabou. Il en va de même de nos jours en langue persane où les «euphémismes par superstition ou par crainte» sont encore largement employés: «Dans certaines régions de la province Fars ... en temps nocturne, on évite le mot ‘serpent’ (*mār*); il est généralement remplacé par l’expression *band-e čāh* (‘corde de puits’)»<sup>53</sup>. Rajoutons-nous que le mot persan *band* (corde) est pratiquement identique à *bændæn* (‘corde’) ossète qui désigne le serpent par euphémisme.

Dans d’autres cas, on peut observer de lointaines réminiscences du même euphémisme. Chez les Bouriates, par exemple, le chaman se coiffait pour certains rituels d’un couvre-chef spécial appelé *maikhabshi*. C’était une sorte de couronne de fer ornée de cornes avec de nombreux pendentifs et des anneaux, ainsi que de rubans multicolores ou «serpents»<sup>54</sup>. Situation presque analogue en Altaï. Un Altaïen ayant rencontré des serpents accouplés devait, selon une coutume ancienne, jeter sur eux sa ceinture (*kur*). Plus tard, revenant

---

<sup>51</sup> VASMER, vol. II, p. 100.

<sup>52</sup> ALTAÏEV, p. 4.

<sup>53</sup> PEÏSSIKOV, p. 126.

<sup>54</sup> GALDANOVA, p. 70. Cf. avec le mot grec σπειρα qui, d’après le dictionnaire *Souda*, désigne la spire d’une corde ou bien les anneaux d’un serpent (ὄλκοι τοῦ ὄφεως).

sur les lieux, il la reprenait; cette ceinture désormais était considérée comme *erjine* (c'est-à-dire, 'précieuse') et devenait un talisman pouvant guérir les maladies<sup>55</sup>.

Rappelons-nous qu'à l'origine des euphémismes il y a souvent un trope, voici pourquoi il n'y a rien d'étonnant à ce que l'on retrouve les traces de cette représentation imagée en poésie. Voici deux poèmes de Ivan Bounine dans lesquels le serpent est appelé «garrot»:

«Le serpent» (poème de 1906):

Là où la forêt est plus sèche, où il y a beaucoup de feuilles multicolores / De mouches jaunes, c'est là qu'on trouve le serpent, garrot multicolore<sup>56</sup>.

«Serpent nocturne» (poème de 1912):

.....sous les aiguilles de sapin / Traînant son garrot, sans faire de bruit, (le serpent) / Glisse imperceptiblement, pour que la chouette puisse à peine le voir / Seule la mousse bruit...<sup>57</sup>.

### III. CONCLUSION

---

<sup>55</sup> YAÏMOVA, p. 93.

<sup>56</sup> BOUNINE, v. I, p. 88.

<sup>57</sup> BOUNINE, v. I, p. 119.

Il semblerait qu'après tout ce qui a été énoncé dans la seconde partie de notre article, la question de l'emprunt ou de toute influence réciproque ne se pose plus. Puisque le rapprochement de la corde et du serpent est si profondément enraciné dans la conscience humaine ainsi que dans le langage, l'euphémisme qui en est issu et toutes les formes proverbiales qui en dérivent se sont naturellement répandues dans l'espace eurasiatique (et, peut être aussi, ailleurs?); s'il en est ainsi, il n'y aurait aucune raison de chercher les voies de l'interpénétration de cette image par le biais de contacts directs ou indirects. On pourrait donc conclure en disant, la conscience tranquille, qu'il s'agit d'un «archétype», d'un «invariant» de la pensée «mytho-poétique» ou autre.

Pourtant l'impression de la possibilité d'un emprunt direct (ou indirect) demeure. On voit que le proverbe, issu de la forme périphrastique, est largement répandu, tant en «Orient» qu'en «Occident». Il est clair que c'est lui qui a été repris par (Pseudo)-Démétrius dans son traité. Chez Carnéade, il n'en va guère de la même façon. Les déductions philosophiques qu'il tire de ce thème, ainsi que le contexte dans lequel il l'emploie, nous rappellent exactement les exemples hindous. Dans ce cas, une élaboration individuelle aurait relevé du miracle. Voici pourquoi l'hypothèse de Frenkian semble être la plus convaincante. Quoi qu'il en soit, ce thème philosophique c'est avéré proche et compréhensible pour les Grecs, car ils connaissaient déjà le proverbe et l'euphémisme. Jusqu'à présent on n'a pas encore retrouvé de textes hindous d'avant Carnéade utilisant le thème de la

«corde-serpent», mais cet argument *a silentio* ne peut être considéré comme décisif — tant de choses transmises oralement n’ont jamais été transcrites ! Surtout en Inde, où une telle situation est tout à fait usuelle. A mon avis, Frenkian avait vu juste; la partie «typologique» de mon article a pour but de démontrer uniquement les étapes de la genèse de ce thème, sans exclure pour autant la possibilité d’emprunts, directs ou indirects.

## BIBLIOGRAPHIE

### ABRÉVIATIONS

- AA: Śaṃkara, *Aparokṣa-anubhūti*  
AM: Sextus Empiricus, *Adversus mathematicos*  
AV: Atharvaveda  
BHGBH: Śaṃkara, *Bhagavadgītā-bhāṣya*  
DE: (Pseudo-)Demetrius, *De eloquentia*  
DL: Diogenes Laertius, *De philosophorum illustrium vitis, doctrinis et apophthegmatibus*  
HVP: Āryadeva, *Hasta-vala-prakaraṇa*  
JRAS: Journal of the Royal Asiatic Society  
KU: Kaṭha-upaniṣad  
MAIU: Maitrī-upaniṣad  
MK: Gauḍapāda, *Māṇḍūkya-kārikā*  
MP: Milindapañho  
MV: Madhyānta-vibhaṅga  
PE: Eusebius Caesarensis, *Praeparatio Evangelica*  
PH: Sextus Empiricus, *Pyrrhoneioi Hypotyposes*  
PHEW: Philosophy East-West, Honolulu  
PHQ: Philosophical Quarterly, Madras  
PS: Dignāga, *Pramāṇa-samuccaya*  
SS: Saṃkhyā-sūtra  
ŚB: Rāmānuja, *Śrī-bhāṣya*  
VC: Śaṃkara, *Viveka-cūḍāmaṇi*

### LITTÉRATURE EN RUSSE

- ALTAYEV S. Euphemizmy v Turkmenskom yazyke (Euphemisms in Turkmen language). Ashkhabad, 1955  
ANDROSSOV V. P. Nāgārjuna i ego ucheniye (Nāgārjuna and his teaching). Moscou, 1990  
BERZINA S. YA. 'Drevnyaya Indiya i Afrika' ('Ancient India and Africa'). // 'Drevnyaya Indiya: istoriko-kul'turnyie svyazi (Ancient India: historical and cultural connections). Moscou, 1982

BONGARD-LEVIN G. M. 'Indiya v antichnoy literature' ('India in Ancient Literature') // *Indiya (India) 1983. Yezhegodnik (Annual edition)*. Moscou, 1985

BONGARD-LEVIN G. M., KARPYUK S. G. Svedeniya o buddizme v antichnoy i rannekhristsianskoy literature ('Information on Buddhism in Ancient and early Christian Literature') // 'Drevnyaya Indiya: istoriko-kul'turnye svyazi (Ancient India: historical and cultural connections). Moscou, 1982

BOUNINE I. A. Sobraniye sochineniy v chetyryokh tomakh (Selected works in 4 vols). Moscow, 1988

CHOKHINE V. K. Brakhmanistskaya filosofiya. Nachal'nyi period (Brāhmanic philosophy: Initial and Early Classical Period). Moscou, 1994

GALDANOVA G. R. Dolamaistskiye vyerovaniya buryat (Prelamaitic Buryat creeds). Novosibirsk, 1987

ISAYEVA N. V. Shankara i indiyskaya filosofiya (Śamkara and Indian philosophy). Moscou, 1991

LES PROVERBES DIGORIQUES: Ossetinskiye (digorskiye) narodnye izrecheniya (Les proverbes Ossètes [Digoriques]). Extraits de la collection de G. A. Dzagourov. Moscou, 1980

MÄLL L. E. Nekotorye problemy vozniknoveniya Mahayany ('Some Problems of the Origins of Mahāyāna'). // *Tsentrálnaya Aziya v kushanskuyu epokhu (Central Asia in Kushan Epoque)*. V. II. Moscou, 1975

PARIBOK A. YA. (1979). 'O smysle primera s kolesnitsey v *Voprosakh Milindy*' ('On the Sense of the Chariot Example in *Milinda's Questions*'). // *Sanskrit i drevneindiyskaya kultura (Sanskrit and ancient Indian culture)*. V. 2, Moscou, 1979

PARIBOK A. YA. (1997). 'Grecheskaya mysl' i ritorika v *Milindapañho*' ('Greek Thought and Rhetoric in *Milindapañho*'). // **MOYΣEION**. Saint-Petersburg, 1997, pp. 195–203

PEYSIKOV L. S. Lexicologiya sovremennogo Persidskogo yazyka (Lexicology of the modern Persian language). Moscou, 1975

POTAPOV L. P. 'Okhotnichyi poveriya i obryady u altayskikh turkov' ('Hunter Creeds and Rites of the Altai Turks') // *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka (Culture and written language of the East)*. Book 5. Bacou, 1929, pp. 123–149



ROERICH Y. N. Tibetan–Russian–English Dictionary with Sanskrit Parallels. Issues 1–11. Moscou, 1983–1993

SAT SH. CH. ‘Taboo i euphemizmy v tuvinskom yazyke’ (‘Taboos and Euphemisms in Tuva Language’). // Sovetskaya Tyurkologiya (Soviet turcology), № 5 (1981), pp. 42–45

SHCHERBAK A. M. ‘Nazvaniya domashnikh i dikikh zhiivotnykh v Tyurkskikh yazykakh’ (‘Names for domesticated and wild animals in Turcic languages’ // Istoricheskoye razvitiye lexiki Tyurkskikh yazykov (The historical development of the vocabulary of Turcic languages). Moscou, 1961, pp. 82–172

VASIL’KOV YA. V. ‘O vozmozhnosti grecheskogo vliyaniya na «Voprosy Milindy»’ (‘On the Possibility of Greek influence on *Milindapañho*’). // Buddizm: Istoriya i kul’tura (Buddhism: History and Culture). Moscou, 1989

VASMER M. Etimologicheskiy slovar’ russkogo yazyka (Dictionnaire étymologique de la langue russe). V. I–IV. Saint-Petersburg, 1996

YAIMOVA N. A. Tabooirovannaya lexica i euphemizmy v altayskom yazyke. (Vocabulary put under taboo as well as euphemisms in Altaic language). Gorno-Altaysk, 1990

#### LITTÉRATURE EN AUTRES LANGUES

A BASIC GRAMMAR OF MODERN HINDI. English version. Government of India, Agra, 1958

ĀRYADEVA. Hasta-vala-prakaraṇa. Ed. et trad. par F. W. Thomas. // JRAS, 1918, pp. 267–310

CONZE E. The Prajñāpāramitā Literature. s’Gravenhage, 1960

EDWARDS M. East-West Passage. L., 1971

MCEVILLE TH. ‘Pyrrhonism and Mādhyamika’. // PHEW, vol. 32 (1982), № 1

FRENKIAN A. M. (1957). Scepticismul grec și filozofia indiana. București, 1957

FRENKIAN A. M. (1957–1958). ‘Sextus Empiricus and the Indian Logic’. // PHQ, vol. 30 (1957–1958), pp. 115–126

- GERGAN J., Rev. A Thousand Tibetan Proverbs and Wise Sayings. Kathmandu, 1991
- HIRIYANNA M. Indian Philosophical Studies. 1. Mysore, 1957
- KVAERNE P. 'The great perfection in the tradition of Bonpos'. // Early Ch'an in China and Tibet. Berkeley, 1983, pp. 383–397
- LHALUNGPA L. & ROERICH G. N. A textbook of colloquial Tibetan. Delhi, 1953
- MADHYĀNTA-VIBHĀṆGA. Discourse on Discrimination Between Middle and Extremes Ascribed to Bodhisattva Maitreya and Commented by Vasubandhu and Sthiramati. Transl. from the Sanscrit by Th. Stcherbatsky. M.–L., 1936